

**Enjeux et instrumentalisation de l'objet « origine »
dans les discours autour du concept d'un « peuple » dit « rom »**

« À la question “qui ?”, la réponse n'est pas évidente : le plus grand flou entoure le personnage dit “Rom”. De nombreuses questions se posent, objets de controverses y compris parmi les initiés. »

Geneviève Decrop¹

Puisque l'occasion nous en est ici donnée, faisons le point sur ces controverses, en nous étonnant d'abord du sempiternel couplet sur *les « origines » de ce « peuple nomade »* venu du nord de l'Inde sans que l'on ne sache trop ni quand ni pourquoi, que l'on sert presque inmanquablement au début de la plupart des essais – aussi bien dans ceux destinés à la divulgation que dans ceux qui se veulent plus pointus – traitant de près ou de loin d'un sujet concernant les « Roms », ethnonyme censé représenter dans sa globalité, ceux que l'on a longtemps appelés les « Tsiganes » et qui s'auto-désignent de multiples façons dont les plus connues sont : Gitanos, Calos ou Calons dans la péninsule ibérique, Manouches ou Sinti en France, Allemagne, Italie du nord, et Roms en Europe centrale et orientale. C'est un phénomène récurrent et réservé presque exclusivement à ces populations : en effet, les auteurs d'ouvrages traitant, par exemple, de la chute du mur de Berlin, de l'architecture hongroise ou du commerce stambouliote, ne se sentent nullement tenus de se référer, au début de leur propos, aux tribus germaniques ou magyares venues d'ailleurs, ou d'évoquer la sédentarisation des nomades turkmènes aux portes de Constantinople...

Un bref rappel historique des « origines » n'est en soi ni indécent ni infamant. Ce qui l'est plus, ce sont, d'une part un effarant manque de rigueur scientifique en la matière et, d'autre part, les vapeurs mystérieuses entretenues par ceux qui s'évertuent à sélectionner des éléments susceptibles d'étayer leurs convictions, lesquelles transpirent à travers des constructions pseudo-historiques autour desquelles s'organisent des discours qui – et je n'en ai pris réellement conscience que très récemment – ont un impact direct et parfois dramatique sur les prises de décisions politiques, aussi bien des États que des organisations non gouvernementales qui se basent sur les propos, souvent contradictoires et flous, d'« experts » ou de membres « issus » de telle ou telle communauté, érigés en porte-parole accrédités.

À qui profite le flou ?

Deux théories « des origines » font aujourd'hui recette pour les différents auteurs et acteurs impliqués dans les questions « roms ».

La première a été développée depuis la fin du XVIII^e siècle par un certain nombre de philologues essentiellement germaniques² s'appuyant sur des récits d'officiers britanniques

¹ Geneviève DECROP, « Au nom des Roms, nous autres citoyens français et européens », in *L'Altermondialiste*, n° 21, septembre - octobre 2010.

² Johann Christian Christoph RÜDIGER (1782), *Von der Sprache und Herkunft der Zigeuner*.

Heinrich Moritz Gottlieb GRELLMANN (1787), *Lebensart und Verfassung Sitten und Schicksale dieses Volks seit seiner Erscheinung in Europa und dessen Ursprung*, Göttingen.

August Friedrich POTT (1845), *Die Zigeuner in Europa und Asien. Ethnographisch-linguistische Untersuchung, vornehmlich ihrer Herkunft und Sprache nach gedruckten und ungedruckten Quellen. Zweiter*.

Franz MIKLOSICH (1872), *Über die Mundarten und Wanderungen der Zigeuner Europas*.

en poste dans l'empire des Indes³. Elle est basée sur une étude extrêmement minutieuse de la langue romani, étude qui prouvera son incontestable, et toujours incontestée, appartenance aux langues indo-aryennes, mais également sur des données ethnographiques et anthropologiques. Cette théorie peut se résumer de la façon suivante : des parias nomades, issus de la caste des *Domba* (dont le D rétroflexe expliquerait l'évolution phonétique en Rr de Rroms), auraient, pour échapper à leur sort peu enviable, migré par vagues successives entre le V^e et le X^e siècle du nord de l'Inde vers l'empire Byzantin où on les aurait confondus avec une secte manichéenne, les *Athinganoi*, « ceux qui ne touchent pas ». À leur arrivée au début du XV^e siècle en Europe occidentale, ils se présentèrent – pour mieux tromper leur monde – comme nobles pèlerins venant de Petite Égypte, ce qui était censé leur conférer un certain prestige⁴. Cette hypothèse s'est imposée comme « LA » vérité historique. Copiée-collée depuis le XIX^e siècle, c'est celle que nous retrouvons dans l'introduction de la plupart des ouvrages publiés encore tout récemment.

La deuxième hypothèse, datant d'il y a une dizaine d'années⁵, est fondée sur une approche linguistique davantage tournée vers l'examen des emprunts persans, arméniens et grecs – formant, avec la base indo-aryenne, ce que l'on appelle le socle de la langue romani – qui permet une datation plus précise de cette migration, c'est-à-dire pas avant le X^e siècle. Elle repose également sur une étude plus fine de l'histoire des mentalités du sous-continent indien, mais aussi et surtout sur une contextualisation géopolitique et sur des chroniques arabes et arméniennes du XI^e siècle⁶.

Ces dernières recherches vont révéler une histoire des « origines » bien différente de la première puisqu'en fait de « migration de nomades », nous avons ici affaire à une déportation très massive de populations villageoises et citadines aux compétences utiles aux armées Seldjoukides dont les conquêtes aboutiront, au XI^e siècle, à la colonisation et à l'implantation en Asie mineure de populations turques accompagnées d'un grand nombre d'Indiens. Ces derniers, arrivés sous le statut d'esclaves militaires, vivant désormais dans des *mahallas* ou « quartiers ethniques », proviennent en majorité d'une importante razzia effectuée quelques décennies auparavant dans un royaume situé dans la moyenne vallée du Gange.

Il ne s'agit donc pas là d'une « peuplade », d'une « ethnie » ou d'une « caste » particulière au départ, mais de populations fort hétérogènes dont le seul lien entre elles est celui de provenir majoritairement d'une même région et de parler le même prakrit. Portant chacun l'autonyme particulier de sa propre *jati*, les plus petits dénominateurs communs par lequel ces individus se définissent sont des termes neutres et communs à de nombreuses langues indo-aryennes : *mānus*, « être humain », et *rom/romni*, « époux/épouse » (*raman/ramni* en hindi). Les Turcs en surnomment certains *Çigan*, terme dérivant du persan *chaugān* et se rapportant à l'entraînement militaire des chevaux (sorte de jeu de polo) puis, par glissement sémantique, « jockey », « lad », « marchand de chevaux ». Quant à l'appellation « Égyptien » (*Egiptano*, *Gitan*, *Gypsy*), elle est à mettre en relation avec les compagnies militaires affranchies d'origine indienne recrutées à Constantinople dans la deuxième moitié du XIII^e siècle et au service d'abord des Mamelouks d'Égypte, puis des Latins et des Byzantins au cours de leurs

³ Comme le lieutenant Henry POTTINGER, (1816), *Travels in Beloochistan and Sindh* ou le colonel d'infanterie du gouvernement du Bengale, John Staples HARRIOT, (1830), *Observations on the Oriental Origin of the Romnichal, or Tribe miscalled Gypsey and Bohemian*.

⁴ Prestige parfaitement anachronique dans l'univers mental du XV^e siècle.

⁵ Éric MEYER (1999) « Questions et hypothèses sur la migration des Rroms depuis l'Inde »; Élisabeth CLANET DI LAMANIT (2009) « Une autre approche sur l'histoire de la migration des ancêtres des Rroms, Sinté et Kalé », *Études tsiganes*, Paris, 2010.

Ian HANCOCK (2006), « On Romany Origins and Identity – Questions for discussion » in *Gypsies and the problem of Identities*, Swedisch Research Institut in Istanbul, Istanbul.

⁶ AL'UTBI (1021), *Kitab-I-Yamini : Historical Memoirs of the Amir Sabaktagin and the Sultan Mahmud of Ghazna* – ARISTAKES LASTIVERTCI (1072-1079), *Récit des malheurs de la nation arménienne*.

guerres incessantes dans les régions situées vers l'Albanie et la Grèce actuelles. Ces compagnies dites « égyptiennes » serviront ensuite diverses monarchies et grands seigneurs féodaux occidentaux. La majorité de ces populations d'origine indienne restée en Anatolie, toujours sous le statut d'esclave, sera entraînée par les Ottomans vers les Balkans, faisant perdurer dans les principautés roumaines, et sous d'autres formes jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle, un esclavage commencé près de 850 ans auparavant. Beaucoup de ces communautés, aussi bien en Europe orientale qu'occidentale, maintiendront en partie leur langue ainsi que certaines valeurs issues du système varnique, dont des notions de pureté et des formes d'endogamie, et aussi l'éternel et très universel concept de « l'autre » : le *Gor*, le *Gadjo*.

L'essentiel de la controverse se joue entre ces deux thèses : celle des nomades ethniques et celle des villageois et citadins aux compétences multiples⁷. Depuis peu, un mélange à géométrie variable entre les deux théories chapeaute de nombreux ouvrages, ce qui rend forcément l'objet « origine » de plus en plus flou et toujours aussi mystérieux. À qui profitent ce flou et ce funeste mystère ? Ni à la Science ni à la Vérité et encore moins aux intéressés eux-mêmes sur lesquels planent le doute et le soupçon, soupçon qui les accompagne ou les précède depuis leur arrivée en Europe occidentale au XV^e siècle, d'ailleurs : « *Ils ne savent pas eux-mêmes de quelle nation ou de quel Royaume ils procèdent, parce qu'étant Grecs ils sont arrivés en fuyant les Turcs, ils se font passer pour Égyptiens ou Gitans*⁸. »

« [...] comme le mensonge s'introduit naturellement dans les récits historiques, il convient d'indiquer ici les causes qui le produisent : [...] l'attachement des hommes à certaines opinions et à certaines doctrines. [...] l'ignorance des rapports qui existent entre les événements et les circonstances qui les accompagnent. [...] le penchant des hommes à gagner la faveur des personnages illustres et élevés en dignité. »

IBN KHALDOUN, Les Prolégomènes

Le discours « scientifique » concernant l'origine des Roms, qui s'est construit à partir des connaissances et avec la mentalité du XIX^e siècle, se révèle – à la lumière de ces dernières recherches – parfaitement anachronique, à la lisière de la construction paranoïaque : un discours cohérent, mais basé sur des phénomènes doxiques autour de la notion d'intouchabilité, d'où le rapprochement avec les fameux *Domba* et autres *Athinganoï*.

On ne peut certes reprocher aux pères de la « tsganologie » de ne pas avoir eu en mains les éléments dont nous disposons de nos jours et d'ignorer les grands mouvements historiques ayant balayé l'Inde du nord, l'Iran et l'Asie mineure, se contentant d'approximations sans les resituer dans un contexte géopolitique. De la même façon, de nombreuses chronologies ont fleuri tout au long du XX^e siècle, consignnant l'apparition de telle ou telle troupe ici ou là – comme « tombée de la lune ». Successions de dates à peu près aussi pertinentes que celles qui s'attacheraient à savoir si les premiers Roms arrivés de Roumanie depuis les années 1990 ont d'abord « monté leur campement » à Châtillon-sous-Bagneux ou à Vitry-sur-Seine, sans mettre en perspective ces déplacements de populations et les circonstances politico-économiques qui ont poussé ces dernières hors de leur village ou de leur quartier vers d'autres frontières.

⁷ Dont des castes mobiles traditionnellement au service des armées de forgerons et de musiciens indispensables au dressage des jeunes animaux destinés au combat.

⁸ « *Elles mesmas não sabem de que nação ou Reyno procedem porque sendo Gregos que se vierão fugindo dos Turcos, se fazem Egipcios, ou Gitanos* », in LEITÃO D'ANDRADA Miguel, *Miscelânea*, 1622.

La friosité certaine en ce qui concerne la période pré européenne – baptisée proto- ou préhistoire avec un formidable toupet européen-centriste – est une autre pesanteur dont souffre la tsiganologie. Alors que la découverte du moindre fragment osseux exhumé quelque part dans le monde remet en cause toutes les théories antérieures édifiées patiemment par des générations de paléontologues, les experts ès tsiganologie voient bien souvent d'un très mauvais œil la mise à jour de toute « trouvaille » susceptible de remettre en cause LA ou LEUR thèse « officielle ». Étudiants et doctorants n'osent alors s'aventurer sur des pistes non balisées par leurs maîtres et directeurs, d'où une surprenante stagnation dans ces recherches.

Le syndrome du Radeau de Pierre ⁹

Dissimuler ou mettre en avant une origine extra-européenne, voici l'alternative à laquelle se trouvent confrontés ceux qui – à leur corps défendant et du fait de la situation souvent dramatique dans laquelle se retrouvent de nombreux Roms – ont tendance à glisser d'un discours purement scientifique vers un discours plus « militant ».

Les uns, essentiellement issus d'une élite rom, gitane ou sinti, se montrent fiers de leur origine, de leur langue commune et de leur passé militaire. Ils œuvrent au droit à la reconnaissance, à la dignité de leur « peuple » et à la maturation de leur langue. Quelques-uns rêvent de l'édification d'une *transnation* romani qui trouverait toute sa place dans la construction européenne.

Au-delà de savoir si cette notion de peuple a un passé, notion au demeurant parfaitement anachronique pour le XI^e siècle indien, ou un avenir, il convient de s'interroger sur les éventuelles implications qu'elle induirait. Cette construction, partie de l'élite vers le petit peuple (ignorant le plus souvent et son origine et son histoire), ne se retournerait-elle pas contre ses « ressortissants » eux-mêmes en les stigmatisant ? Ou bien est-elle un mal nécessaire ? Mal nécessaire à la défense de ceux qui – malgré une grande hétérogénéité de par une histoire européenne extrêmement variée et une longue et féconde implantation outre-Atlantique (le Brésil est tout de même, il ne faut pas l'oublier, le second pays après la Roumanie pour le nombre de *Ciganos*) – forment un ensemble, certes très diversifié, mais partageant des pans d'histoire commune, certaines valeurs ¹⁰, et surtout et toujours – même si les romaniphones effectifs ne représentent qu'un tiers environ des populations concernées – une langue puissante qui a su traverser les siècles et les interdits multiples et que d'aucuns aimeraient reléguer au rang de vulgaire patois.

Il est vrai que cette langue, qui apparaît pour beaucoup comme trop riche et vigoureuse pour être transmise hors système académique, dérange, et ce, depuis des siècles. En 1622, le Portugais Miguel Leitão d'Andrada s'étonne de voir cette langue perdurer alors que tout bon Portugais qui s'installe dans un autre royaume perd la sienne au profit de celle de sa nouvelle terre ¹¹. Mais il trouve vite l'explication à ce mystère : cette langue n'est pas l'héritage d'une culture digne de véhiculer la Science ou les Arts, mais elle est un instrument de la ruse, du larcin et autres méfaits ¹². Cette langue peut pourtant, comme bien d'autres, légitimement accéder à une acrolectalisation, processus somme toute très banal mené depuis Dante, en passant par Luther, François I^{er} et Ata Türk, pour bon nombre de langues standardisées depuis

⁹ José SARAMAGO, *A Jangada de Pedra*, 1986 (parabole sur la séparation géographique de la péninsule ibérique dérivant sur l'océan, incapable de s'identifier culturellement, socialement et économiquement à l'Europe.)

¹⁰ Tout comme, par exemple, les Bantous ou les Soudanais déportés dans les Amériques qui revendiquent des origines géographiques, une histoire commune, mais pas le statut de « peuple ».

¹¹ « *E he de notar, que se hum nosso Portugues vai ser morador em outro Reyno, em poucos annos logo falla a lingoa desse Reyno, e seus fillhos ja nella e em tudo o mais como naturais mesmos da terra.* », Miguel LEITÃO D'ANDRADA, *op. cit.*

¹² « *E a não perderem nunca a sua lingua não foy par certo, pera nella se lerem e vsarem de liuros Catholicos, ou de sciencias e artes que troxessem boas, senão pera melhor intelligencia de suas malas artes, latrocinios, e embelecós, ou enganos, porque vzando tudo isto como vzão por officio os não possamos entender.* »

des siècles. « *Señora, la lengua es el instrumento del Imperio* », rétorquait Antonio de Nebrija en présentant en 1492 sa *Gramática de la lengua castellana* (première grammaire d'une langue « vulgaire » européenne) à Isabelle la Catholique qui lui faisait remarquer : « *¿Por qué querría yo un trabajo como este, si ya conozco la lengua* » ?¹³ Or, dans les institutions qui nous régissent, aucune langue ne peut raisonnablement prétendre à ce rang si elle n'est pas estampillée « propriété d'un "peuple" ». On comprend mieux alors comment il faut en passer par le mythe, voire la mystification, pour préserver ce bien intime, et ici partagé par un nombre important de communautés. *Amari chib / notre langue*, comme la désignent avec la même tendresse et la même fierté aussi bien ceux qui la pratiquent au quotidien que ceux qui n'en possèdent plus que des bribes.

Les autres, bien souvent des Gadjé, avancent que la notion même de « peuple rom » serait une construction artificielle voire dangereuse qui pourrait mener à dénationaliser les Roms en leur donnant un statut déterritorialisé. La tentation serait grande, pour une Europe, se désolidarisant de cette composante de sa population, de la « pousser » vers l'extérieur, de la « retourner » à l'envoyeur, ou de la « parquer » dans des zones assignées de sinistre mémoire, voire pire...

Pour étayer ce discours catastrophiste, on cherche le plus possible à gommer l'origine extra-européenne de ces populations, au risque d'épaissir encore plus le brouillard qui les entoure et de voir persister le doute et le soupçon. On évite de prononcer le nom scientifique du groupe linguistique auquel appartient la langue romani – l'« indo-aryen » – trop lourdement connoté depuis la période nazie, et on lui substitue un pseudo-synonyme fort vague tel que langue « indienne » ou encore langue « indo-européenne », notion beaucoup plus vaste et inappropriée et qui mènerait, pour le coup, à sous-entendre que Finnois, Magyares, Estoniens et Basques ne pourraient prétendre à une européanité... On soutient ici et là que les Tsiganes, n'ayant ni mémoire d'une histoire commune, ni solidarité au-delà de leur groupe spécifique et ne parlant qu'une nébuleuse de dialectes, ne pourraient prétendre au « rang » de peuple. Ceci n'est point nouveau, déjà en 1816 l'enquête menée par le philanthrope John Hoyland¹⁴ concernant les Gypsies en Angleterre et en Écosse faisait le même constat : « *Ces gens n'avaient aucune idée d'où venaient leurs ancêtres [...] Ils n'avaient aucune notion d'un passé commun [...] Leur conscience d'appartenir à un groupe se limitait au clan.* » État de conscience qui pourrait en fait aisément se transposer à la plupart des citoyens de n'importe quel autre pays du monde, l'avènement d'un « peuple » résultant quasi systématiquement d'une construction, d'une édification « artificielle » dont la consolidation demande de constantes campagnes de prévention et de réparation

Le « povo brasileiro » s'est construit avec des individus et des cultures venus des quatre coins de la terre. Par ailleurs, il est évident que n'importe quel Afro-brésilien d'origine bantoue va avoir énormément de points communs avec n'importe quel Antillais ou Afro-américain d'origine bantoue, mais il partagera aussi d'autres choses (pas les mêmes) avec n'importe quel Afro-brésilien d'origine soudanaise ou n'importe quel autre brésilien d'origine portugaise ou libanaise.

La reconnaissance de l'identité, souvent multiple et à géométrie variable des individus et des communautés, de leur dignité et de leur l'histoire ne devrait pas obligatoirement passer par le moule, dépassé à mon sens, de la notion de « peuple » ou de « nation ». Il revient, *in fine*, aux intéressés eux-mêmes de se déterminer et à personne d'autre d'imposer quoi que ce soit en distordant l'Histoire pour arriver à ses fins.

¹³ Pourquoi aurais-je besoin d'un tel ouvrage, si je connais déjà cette langue ?

¹⁴ John HOYLAND (1816), *A Historical Survey of the Customs, Habits & Present State of the Gypsies; designed to develop the Origin on this singular People, and to promote the Amelioration of their Condition.*

Le projet architectural « peuple rom » s'inscrira-t-il dans le cadre d'une *transnation* civique avant-gardiste ou d'une nation ethnique qui, ramant à contre-courant, entraînera inmanquablement dans son sillage une Europe à la dérive ?

« **Galilée** : *Je suis habitué à voir ces Messieurs de toutes les Facultés fermer les yeux devant la totalité des faits et faire comme si rien ne s'était passé. Je montre mes relevés et on sourit, je mets ma lunette à disposition pour qu'on puisse s'en convaincre et on me cite Aristote. Cet homme ne disposait pas de lunette !*

[...]

Le Philosophe : *Votre Altesse, mesdames et messieurs, je me demande tout simplement où cela va nous mener.*

Galilée : *J'aurais tendance à penser qu'en notre qualité d'hommes de science, nous n'avons pas à nous demander où peut nous mener la vérité.*

Le Philosophe, furieux: *Monsieur Galilée, la vérité peut nous mener à un tas de choses. »*

Bertolt Brecht, *La Vie de Galilée*